

*The Town of York 1793-1815 — A Collection of Documents of Early Toronto.* Edited with an introduction by Edith G. Firth. The Champlain Society, Toronto, 1962. Foreword by John P. Robarts, Prime Minister of Ontario; Preface by Edith G. Firth; Introduction, xxxi-xciv; Documents, 3-338; Bibliography and Index, 341-368.

Lionel Groulx, ptre

Volume 16, numéro 1, juin 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302181ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302181ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1962). Compte rendu de [*The Town of York 1793-1815 — A Collection of Documents of Early Toronto.* Edited with an introduction by Edith G. Firth. The Champlain Society, Toronto, 1962. Foreword by John P. Robarts, Prime Minister of Ontario; Preface by Edith G. Firth; Introduction, xxxi-xciv; Documents, 3-338; Bibliography and Index, 341-368.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 16(1), 135–137. <https://doi.org/10.7202/302181ar>

*The Town of York 1793-1815* — A Collection of Documents of Early Toronto. Edited with an introduction by Edith G. Firth. The Champlain Society, Toronto, 1962. Foreword by John P. Robarts, Prime Minister of Ontario; Preface by Edith G. Firth; Introduction, xxxi-xciv; Documents, 3-338; Bibliography and Index, 341-368.

Cette nouvelle publication de la Champlain Society fait suite à quatre autres de l'Ontario Series, dont le premier volume, *The Valley of the Trent*, paraissait en 1957. En cette publication de 1962 on pourra feuilleter une série de documents où se dessine, de 1793 à 1815, la première histoire de la ville de York, appelée à devenir Toronto, capitale de l'Ontario. Documents non tous inédits, mais qu'il fallait replacer dans la série, pour offrir, de ce début d'une histoire, un complet ensemble de pièces. On remarquera que l'histoire de la Ville-Reine aura trouvé son origine dans l'un des plus humbles postes du Régime français: ce petit fort Rouillé érigé sur le lac Ontario, à quelque distance de Niagara, pour couper le chemin aux traitants indiens de l'Ouest en route vers Oswego. A la construction d'Oswego (Chouaguen), les Français avaient riposté par celle du fort Niagara. Mais une autre porte pouvait rester ouverte à la contrebande de la fourrure vers les Américains. Le Fort Rouillé (ou Toronto) remplit ce rôle subsidiaire. Position stratégique détruite par les Français en 1759, en même temps que le fort Niagara, mais dont l'importance n'échappe point aux conquérants du Canada. Politiques et nouveaux traitants de fourrures s'y intéressent. La future capitale ne naît point cependant avant 1793; elle attendra l'arri-

vée de John Graves Simcoe, lieutenant-gouverneur du Canada qui y vint tracer, cette année-là, les plans d'une ville. La route vers le nord-ouest n'intéressait pas, au premier plan, l'officiel personnage. En l'endroit il voyait moins la future capitale que le havre et sa valeur stratégique au point de vue militaire. Il lui donna le nom d'York, en souvenir du duc, plus tard commandant en chef de l'armée : nom que gardera le poste jusqu'à son avènement au rang de ville en 1834, alors que, revenu à son nom indien, il ne s'appela plus que Toronto. Ce ne fut pas sans peine que Toronto conquît sa dignité de capitale contre les rivalités de Kingston et de Niagara. Les documents nous font assister à la lente, mais progressive organisation de la ville. Apparition d'abord des tribunaux et de la justice, dans ce milieu de colons recrutés, pour un bon nombre, parmi les soldats licenciés de l'armée anglaise, tirés souvent à l'époque des plus basses classes. York échappe néanmoins aux légendaires et anarchiques désordres des établissements américains cheminant vers l'ouest. Ses industries sont des industries de petit village ; son commerce y ressemble. Dans la fondation d'York entre une trop large part d'artificiel. Il n'en pouvait être autrement, au surplus, pour des marchands obligés à tout faire venir par voie d'eau, de Québec, de Montréal ou de New-York. En outre, aucun chemin de terre ne relie la ville naissante aux autres établissements de la province. On y chercherait en vain les riches mercantis avant la guerre de 1812. D'ailleurs, jusqu'à cette date, le commerce de l'ouest ne passe aucunement par le poste. La guerre seule impose de force, à la Compagnie du Nord-Ouest, une route de l'intérieur, à l'abri des attaques américaines. Située au carrefour des deux grandes routes que sont le Saint-Laurent et le réseau fluvial américain de l'Hudson-Mowak, York portera, dès ses commencements, l'empreinte de ces deux influences. Le ferment politique agite de bonne heure la jeune ville. On y peut assister à la naissance du fameux « Family Compact » du Haut-Canada. Un parti d'opposition, où il serait excessif d'apercevoir les prodromes du « Reform movement », s'essaie à combattre la puissance grandissante des tories.

Image presque déjà parfaite de sa province, York le sera jusqu'en son organisation religieuse et scolaire. La religion anglicane naturellement domine ; elle jouit des privilèges de l'Eglise « établie », sans pourtant connaître à l'époque les violentes oppositions des années 1830. Les catholiques romains n'y forment encore qu'un nombre infime. Les écoles primaires sont peu nombreuses, les salaires des instituteurs, très bas. D'autres écoles, plus avancées, s'établiront, mais lentement. Les premières institutions scolaires d'Etat ne font leur apparition qu'après la première loi scolaire de 1807.

Ainsi va la vie dans le Toronto de ses commencements. On dirait les mœurs d'un gros bourg. Les classes sociales se coudoient, sans trop de contrainte, même si l'accession aux plus hautes se révèle difficile. Tableau que nous dessine Mlle Firth en son assez longue introduction, mais combien ramassée. La ville de Québec possède déjà, dans les deux volumes de feu Pierre-Georges Roy, *La ville de Québec sous le régime français*, les éléments principaux de son histoire. On se prend à souhaiter que pareille collection de documents à ceux qu'a réunis la Société de Champlain, soit entreprise un jour pour Montréal, au moins pour l'époque de Ville-Marie.

LIONEL GROULX, ptre